

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant, de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 23 Juin 1900.

LES VACANCES

Nous avons retardé de quelques jours la publication de ce numéro, le dernier avant les vacances, afin de parler un peu de la fin de l'année scolaire. Nous ne nous attarderons guère toutefois, et ce petit article sera une sorte de salmigondis fort peu notable.

L'année scolaire est terminée—sans encombre, grâce à Dieu. La distribution des prix s'est faite, le 19 du courant, en présence d'un public nombreux—témoignage précieux de l'intérêt que l'on veut bien montrer envers le Séminaire—et le chant du *Te Deum* exécuté avec l'enthousiasme que sait y mettre l'ardente jeunesse lorsqu'elle est en verve, on s'est dispersé. Le Séminaire est vide et désert.

L'OISEAU-MOUCHE va aussi se livrer au repos, et il vient prendre congé pour quelques temps de ses lecteurs.

Il tient pourtant à leur dire que son nid ne restera pas complètement vide. Si la rédaction s'en va, l'administration reste, et elle attend... elle attend que les abonnés retardataires veuillent bien solder leurs arrérages, et alors elle s'acquittera elle-même envers ses créanciers. On peut donc être certain d'être bien reçu à l'OISEAU-MOUCHE, même pendant les vacances, si l'on y vient pour se mettre en règle avec lui.

Est-ce trop de naïveté de sa part ? Il espère encore que l'on finira par entendre ses cris et qu'à son retour il trouvera sa caisse sinon remplie du moins garnie.

Pour ne pas distraire les intéressés de cette pensée si importante à notre point de vue, restons-en là.

LIVIVS.

Navigation d'eau douce

Cologne, 22 mai 1900.

Lorsque les âges géologiques, j'entends ceux d'autrefois, eurent pris fin, il se trouva qu'il y avait en Europe un petit pays dont la surface toute bouleversée pouvait

passer pour impropre à quoi que ce fût. Le globe terrestre, d'ailleurs, offrait partout d'assez beaux espaces de terrain pour qu'on négligeât ce coin de terre disgracié. D'autre part, des gens très sages se rencontrèrent, qui prévirent qu'un jour il existerait des Anglais et des Américains, lesquels auraient besoin chaque année de gravir des monts escarpés, de contempler d'étranges levers de soleil et de manger d'un fromage alpestre ; tout cela en semant l'or à pleines mains, et à seule fin de reposer leurs nerfs et leur estomac fatigués—respectivement—du bruit des mécanismes toujours en mouvement et de l'ingurgitation continue des rosbifs saignants. On donna au pays réunissant tout ces conditions là le nom de Suisse, nom qui vaut bien n'importe quel autre. Il fut habité, comme bien l'on pense, par des Suisses. Les livres et les journaux proclamèrent qu'il n'y a rien de comparable à cette région pittoresque ; et c'est ainsi qu'il devint de mode de faire son tour de Suisse. Une fois le mouvement créé, il n'y avait plus qu'à l'entretenir, chose la plus facile du monde.

Voilà les étranges théories ethnographiques qui me traitaient par la tête durant la plus grande partie de mon séjour en Suisse. Il faut dire, aussi, que le ciel était presque toujours couvert, et l'atmosphère remplie de brouillards. On ne pouvait apercevoir que la base des montagnes, et encore à une faible distance. C'est à peine si j'ai pu entrevoir le mont Blanc, dans une éclaircie des nuages, en partant de Genève. J'allais avoir une jolie mine, lorsque je dirais à mes compatriotes d'Amérique que je n'ai pas vu le mont Blanc ! Mais enfin ce désastre m'est épargné. J'ai vu, ou presque vu, le mont Blanc. Du moins, il est sûr que j'ai regardé avec persistance dans la vraie direction où il s'élève. C'est bien déjà quelque chose, quoique l'on puisse, même en Amérique, se livrer à cette attrayante occupation, pour peu que l'on soit capable de s'orienter convenablement.

Mon excursion touchait à sa fin, et j'allais partir de Suisse sans avoir éprouvé le moindre enthousiasme pour cette nature si grandiose, au dire des voyageurs. Mais

voilà qu'à ma dernière étape en ce pays, les voiles sont tombés, et j'ai compris que l'on admire la Suisse.

Comme j'arrivais à Lucerne, le bon soleil s'est mis à briller pour tout de bon, et a vite dissipé nuages et brouillards. J'en ai profité pour faire la traversée du merveilleux lac des Quatre-Cantons. Et c'est là que la Suisse m'est enfin apparue telle qu'elle est, et que j'ai compris combien j'avais perdu, les jours précédents, par le fait du mauvais état de l'atmosphère. Au reste, quand même il n'y aurait de remarquable, en Suisse, que les paysages incomparables de ce beau lac, je dirais encore aux habitants de tous les continents : Si vous n'avez pas fait l'excursion du lac des Quatre-Cantons, vous n'avez rien vu !

Sous les chauds rayons du soleil, voguer à bord d'un vapeur élégamment aménagé, sur la surface polie d'un grand lac dont les reflets vert-tendre s'harmonisent avec son encadrement de verdure : c'est déjà fort agréable, l'on en conviendra. Mais ce cadre de verdure, ce n'est pas ici la rive modeste que l'on rencontre d'habitude au bord des lacs : ce sont, tout le temps, des pentes abruptes, parsemées de jolies hameaux, qui se terminent par des amoncellements de montagnes de six, huit ou dix mille pieds de hauteur. Donnez à ces montagnes les formes les plus capricieuses ; de leurs flancs couverts de champs en culture et de forêts, faites s'élaner vers la nue des pics dénudés, sur lesquels vous jetterez des masses de neige éclatante succédant aux bases verdoyantes. Et, à travers ce décor splendide, faites jouer les derniers rayons du soleil couchant. Voilà une idée encore très imparfaite des spectacles dont on jouit dans une excursion de quelques heures sur le lac des Quatre-Cantons. Pour moi, après avoir parcouru déjà un bon nombre de pays, je n'ai rien vu nulle part qui approche, en fait de pittoresque, de ces paysages de Suisse. Les Anglo-Saxons, d'Europe et d'Amérique, n'ont donc pas si mauvais goût de se plaindre à ces spectacles grandioses.

Pour l'instant, il n'y a en Suisse que peu de touristes. La tempéra-